

RÉFLECS D'UN GNIAFF...

GIGOTTAGE NATIONAL

La saison de prendre les Bastilles est passée.

Quand vient le 14 juillet, les prolôs se contentent de prendre des verres, - s'ils ont de la braise.

C'est, moins dangereux, mais c'est plus malsain.

Si les bougres ont la bourse plus plate qu'une limande, ils baguenaudent devant les illuminations, flanochent dans les rues et rentrent ensuite «chez eux» - s'ils ont un «chez-eux». Au cas contraire, ils continuent la ballade, qui se termine en refilage de comète, - sous les ponts ou dans l'encoignure d'une porte.

Dans cet état, - le ventre libre, car ils n'ont guère croûté la veille, — ils peuvent, tout a l'aise, ruminer sur les conséquences de la prise de la Bastille et s'enorgueillir de faire partie d'un peuple de daims qui a pour habitude de s'atteler a des révolutions dont il a tous les désagréments et pas le plus mince profit.

Y a bien quelques pauvres bougres qui, désespérés de crever la faim, ne savourent par les charmes de la *Fête Nationale* et, - sans craindre de confondre leur ombre sanglante aux lueurs rougeoyantes des feux de Bengale, - n'ont pas scrupule de choisir ce moment pour se faire passer le goût du pain.

La police, qui a pour métier de passer à tabac le populo et d'étouffer les drames pouvant attirer l'attention et la pitié, s'acquitte admirablement de la première de ces fonctions et moins bien de la seconde: elle ne réussit qu'imparfaitement à cacher les crises sociaux.

C'est ainsi que, ces jours-ci, malgré elle, nous avons appris que les préparatifs de la *Fête nationale* n'ont pu sauver la vie a trois prolôs: le premier, un vieux gniaff, pauvre bougre de 69 ans, perchait rue de Sèvres; manquant d'ouvrage et n'ayant pas un radis pour boucher la gueule à son proprio, il s'est pendu.

Soixante neuf ans et manquer d'ouvrage, c'est plus qu'une honte!

Faut-il encore répéter qu'à cet âge, il n'y a que deux choses dont on ne devrait pas manquer: c'est de loisirs et de bonne chère.

Les vieux ont travaillé dans le temps de leur jeunesse, - qu'ils en aient abattu peu ou prou, non seulement ils ont bûché assez pour indemniser la Société des avances qu'elle leur a faites, au temps où ils n'étaient pas en âge de travailler, - mais, qui plus est, lorsqu'ils ont été en pleine vigueur, leur production a dépassé leur consommation dans une proportion assez grande pour que, devenus vieux, ils puissent pêcher à même les magasins sociaux, sans craindre de prendre davantage qu'ils n'ont produit.

Et ce vieux gniaff n'est pas seul a avoir profité du 14 juillet pour faire connaissance avec la Camarde; deux autres pauvres bougres, - moins vieux, l'un de 55 ans, l'autre d'une quarantaine d'années, - se sont arborés, en guise de sinistres drapeaux, à une branche d'arbre à: l'un, rue Gazan, dans un massif du chemin de fer de Sceaux, et l'autre près de la gare d'Argenteuil.

Comme la corde de pendu porte chance, - surtout celle qui a estrangouillé des miséreux, - Puybaraud, toujours précautionneux, avait bourré les poches à Félisque de la corde de ce trio. C'est grâce à ça que notre Tanneur à la manque a échappé sans égratignure au «*grand attentat*» de Longchamps, - attentat d'autant moins terrifique que le revolver de François était chargé à blanc.

Songez donc, l'émotion pouvait suffire à tourner les sangs de notre royal président, à la vue de François tirant en l'air ses deux coups de revolver, au cri de «*Vive la Justice!*».

Il n'en a rien été: ni la peur de la Justice, ni la peur du revolver inoffensif n'ont estomaqué Félisque, - cela, grâce à la corde porte-veine de trois pendus mistoufliers.

Quand il a vu la foule coléreuse, excitée par les mouchards, chercher sans savoir pourquoi à écharper le pauvre bougre d'employé qui, pour attirer l'attention sur les injustices dont il a été victime, n'a rien trouvé de mieux que de simuler un attentat, Félisque «*a souri*».

Il s'est alors souvenue de la profession qu'il n'a jamais exercée et s'est dit en lui-même: «*En voila un à qui on va tanner la peau!*».

Et la gloriole qui allait rejaillir sur lui, pour avoir, calme et majestueux, affronté le danger, l'a fait sourire.

Un attentat bougrement plus sérieux, dont les quotidiens n'ont autant dire pas pipé mot, - puisqu'ils se sont bornés à le narrer en deux lignes - c'est celui dont ont été victimes les troubades qui ont eu la déveine d'être de la revue: tandis que Félisque, installé dans les tribunes, se roulait les pouces et faisait son faraud, eux, processionnant et défilant dans la plaine de Longchamps, fondaient et cuisaient au soleil.

Aussi, mince d'accidents!

Une centaine de troubades, - c'est le chiffre donné par les quotidiens qui, naturellement, ont plutôt dit moins que plus, - ont tourné de l'œil, frappés d'insolation.

Y a-t-il des morts?... C'est probable, — mais on se garde d'en rien dire!

Voila un attentat carabiné, nom de dieu! autrement grave et sérieux que la pétarade contre Félisque.

Eh bien, on n'en pipe mot! Comme ce sont des pauvres truffards qui ont trinqué, les niguedouillards qui s'étaient empilés dans la plaine n'ont pas eu une parole de colère, ni un geste de menace, contre les auteurs de cet attentat.

Les mêmes pantouflards qui hurlaient à la mort après François, - sans savoir de quoi il retournait, - ont, ce matin, dégusté en trois lignes qu'une centaine de soldats ont été victimes d'un crapuleux attentat.

Vont-ils faire du fouan et maudire les responsables?

Que non pas!

Ah, si le croupion d'une grosse légume avait été légèrement égratigné, - c'est pour le coup que vous les entendriez braire! Leur indignation déborderait, bruyante et lacrymatoire.

Mais, il ne s'agit que de fils du peuple, - si fortement attigés que soient les malheureux, - les pantouflards restent froids.

Et pourtant, - tout pantouflards qu'ils soient, - ceux-ci sont du peuple, eux aussi! Seulement, voilà: ils sont tellement embistrouillés de préjugés et bourrés de sottises qu'ils ne se passionnent et ne s'émeuvent que des légers avaros qui arrivent aux gros colliers.

C'est aux frangins à la hauteur de leur faire toucher du doigt la nigauderie de leur attitude et à leur expliquer que l'homme le plus méprisable est celui qui pleurnicha sur le malheur de ses maîtres.

Émile POUGET
Le Père Peinard.
